

Citations issues de la lecture du livre, *Je n'avais nulle part où aller*, traduit de l'anglais (américain) par Jean-Luc Mengus, Pol Trafic, Paris, 2004

Page 90 — 12 août 1945

Nous avons repris le trolley jusqu'à la gare. Notre décision est prise: nous ne voulons plus jamais dormir dans un dortoir collectif. La guerre est finie, messieurs! Nous voulons notre intimité ! C'est elle qui sauvera le monde.

Page 107 — novembre 1946

Je suis le juif errant. Une personne déplacée. Mais je ne danse ni ne chante.

Page 107 et 109 — Non daté, 1946

Je vois des gens tout autour de moi, et leur proximité me chagrine et m'offense. Leur pourriture me remplit de rage.

[...]

Ah, celui — quel qu'il soit — qui a inventé la notion d'intimité, de chez soi, est le plus grand génie de tous les temps.

Page 114 — 3 septembre 1947

Plus tard j'ai marché dans les rues, la tête me tournait et je devais avoir un regard abruti. J'ai croisé des étudiants, des professeurs.

Pirandello ? Non. Je suis en train de penser au tilleul près du puits, que j'ai aidé à planter. Ah, comme il a poussé vite, si vite. Les soirs d'été, les petits chatons grimpaient le long de son tronc puis se laissaient redescendre, tout joyeux, tout fous. Nous suspendions nos faux dans ses branches pour la nuit. Toujours les soirs d'été, nous entendions le ploc émis par les gros insectes bleus qui en tombaient. Notre père faisait souvent la sieste à l'ombre de ce feuillage. Voilà à quoi je pense. Je me souviens de quantité de choses qui ne sont d'aucune utilité pour personne. Elles me reviennent constamment. Mais j'ai déjà oublié la date de naissance de Pirandello.

Page 115 — Non daté, 1947

Lorsque je passe en revue mon enfance, lorsque j'en tourne les pages, je revis, cela me redonne des forces.

Je revis de la même manière en tournant les pages de la culture : ce sont celles de mon autre enfance, l'enfance livresque.

En grandissant on se rebelle contre les deux...

Vous voulez que je sois rationnel, mais il n'y a rien de plus rationnel que les machines. Allez les voir. Tous leurs rouages travaillent conjointement. Moi, je vis sans but, de manière totalement irrationnelle.

Construisons nos maisons de nos mains. Faisons pousser du blé et cuisons notre pain. Alors nous saurons ce qu'est la terre. A présent, nous tournons le robinet et l'eau coule. Je ne sais ni d'où, ni par quel moyen.

L'électricité...

Nous achetons le Pain : nous ignorons qui l'a fait, de quelle manière, et où.

Et il en va de même pour nos vies actuelles.

Nous vivons, mais sans savoir comment, où, pourquoi.

Et cette vie est insipide.

Page 137 — 4 janvier 1948

Un lituanien ne peut vivre privé de la nature. Rien à faire pour le détacher des immenses prairies verdoyantes, des ruisseaux, de la neige, des toiles d'araignée flottant légèrement dans l'air de la fin septembre, ou de ses forêts embaumées par la mousse et les fruits sauvages.

Voilà pourquoi ils persistent à sculpter ces christes en bois et à les placer sur le bord des routes, le visage toujours tourné vers les champs, avec cette expression rêveuse qu'ils ont invariablement. Leur christ est un Lituanien, le doux Jésus des bords de route.

Page 140 — 15 janvier 1948

Je ne peux pas supporter la nature en soi. Je ne la supporte pas, parce qu'elle est trop forte. Il me faut la présence d'un autre être humain avec qui la partager. Il n'est pas nécessaire que ce soit vraiment un proche, qui voie et comprenne ce que je vois. Non. Ce peut être une bande de compagnons de travail dans les champs - quand nous nous asseyons sur un rocher pour nous reposer, raconter des âneries et plaisanter, ou chanter. Mais tout seul je ne peux la supporter.

Page 141 — 28 janvier 1948

« Mi-février nous aimerions faire paraître un nouveau numéro de *Zvilgsniai*. [Note que l'on peut traduire par *Regarder autour de soi* était une revue littéraire fondée par un groupe de jeunes Lituanais... publiée à Kassel au cours des années 1947-48. Jonas était le rédacteur en chef.]

Page 148 — 24 mars 1948

SOUVENIR

Nous rentrions à la maison, après le travail, et tout y sentait le bois, la mousse et la terre. Chaque chose autour de nous nous procurait un sentiment d'éternité. Nature amie. Chaque chose avait été touchée par nos mains. Notre père et nos grands frères avaient abattu les arbres et taillé les rondins, creusé la terre pour en extraire les pierres et établir les fondations de la maison, construit le toit, fabriqué tous les cadres de fenêtres, des bancs, aplani le sol argileux. Et nous, les plus petits, nous les avons observés, nous avons tout vu. Tout nous était familier, réel, proche. Qu'il était bon de s'asseoir dans une telle maison, sans même qu'il pleuve ou fasse froid - simplement de s'y asseoir et de parler avec des amis.

Les lilas commencent à fleurir. Le vert tendre de l'herbe apparaît timidement par-ci par-là. Semaine de panique et de rumeurs au sein du camp. Peur d'une invasion de l'Allemagne de l'ouest par les armées soviétiques. Après l'automne vécu par la Tchécoslovaquie, les bruits courent et enflent comme des champignons. Kassel est situé trop près de l'Allemagne de l'est.

Page 149 — 28 mars 1948

Les temps que nous vivons sont morcelés, fluctuants.

Je marche, je cours, tremblant de tous mes nerfs.

Je ne suis plus certain de rien.

J'atteins un extrême, et je repars en sens inverse jusqu'à atteindre l'autre.

Et ainsi de suite jour après jour.

Je ne reste jamais longtemps entre les deux. Ne les envisage jamais simultanément.

C'est toujours une alternative.

Réalité ou fantasme.

Objets ou abstractions.

Jamais les deux à la fois

Ah, vous, les réalistes ! Je n'ai pas honte de mon romantisme.

Ah, vous, les tenants de l'abstraction: je vous avouerai ma passion pour les choses bien réelles, la terre, la nature.

Devrais-je me prétendre une pierre quand des émotions et des souvenirs surgissent et me submergent, quand je rêve de chez moi et de la neige qui fond?

Page 152 — 15 juin 1948

Je me suis plongé dans la culture occidentale, tenté et séduit par elle bien davantage que beaucoup de mes amis lituanais. Elle m'a leurré et continue de le faire. Le désir même de devenir écrivain est une idée occidentale. Le Lituanien invente des chansons, c'est un improvisateur.

Page 160 — septembre 1948

Inscription dans le livre d'or, pour Marija :

Écrire quelque chose dans le livre d'or ? Tu veux vraiment te souvenir de moi? Je ne sais pas ce que ces quelques mots te rappelleront d'ici quelques années. Mais les voici. Pourquoi ne pas jouer avec les mots...

Le papier est si blanc, si accueillant pour la plume...

Quant aux souvenirs — ah, ces yeux, impossible de les restreindre, ils virevoltent, ils courent sur tout... Ils observent sans cesse, collectent et emmagasinent chaque image, chaque ambiance : les veillées tous ensemble, les sourires, ces chansons qui semblaient si belles quand nous les chantions tous en chœur, et les couchers de soleil, et les nuits blanches - tout est stocké derrière ces paupières. Nous passons notre vie à observer... jusqu'à ce qu'elle soit pleine à ras bord et que tout se mette à bouillonner et à jaillir, les sources du souvenir...

Un jour, des années plus tard, dans notre mémoire nous retournerons en ces lieux, nous nous agiterons sans pouvoir trouver le sommeil à force de penser et de nous souvenir... Tout nous reviendra et nous ne pourrons rien y changer...

Alors j'espère que d'ici quelques années, tu n'auras aucun regret et ne souhaiteras pas modifier quoi que ce soit - une vie bien vécue, un souvenir parfait...

Mais là, pour l'instant, je n'ai soudain rien à dire, et, la page me semble si blanche, si innocente. Peut-être quelqu'un trouvera-t-il quelque chose de plus utile à écrire...

La rencontre de la nature signifie parfois beaucoup plus à mes yeux que la rencontre d'une personne. Elle éveille des sentiments, des souvenirs. Ses flèches font mouche en profondeur, et toujours en pleine cible.

Page 163 — 27 octobre 1948

Ma vie est aussi déroutante que les montagnes.

On ne peut parvenir à leur sommet en marchant en ligne droite. Il faut parcourir ou contourner les pentes en montant et en redescendant, franchir d'étroits passages, des passes — le chemin paraît dix fois plus long que la distance à vol d'oiseau... Et il semble toujours que ce pic, ce sommet, est tout proche, peut-être à quelques minutes — mais vous marchez encore trois longues heures, et lorsque vous relevez le nez vous êtes toujours aussi loin. La montagne bouleverse la logique des lignes, des perspectives, du temps, de l'espace et de la distance. Tout est si différent, en montagne. Mais alors, qu'en est-il de la vie?...

Page 164-165 — 7 novembre 1948

Je les ai entendus chanter. Un soir, un soir d'une pâleur effroyable, au beau milieu de l'été. Après la journée de labeur, quand on n'entend plus les seaux et les portes des étables, quand seules les stridulations des insectes nocturnes et les cris des chauves-souris fendent l'air... Ils se tenaient sous le bosquet de lilas, dans la tiédeur du soir, et ils chantaient.

Ah, ces chansons, ces modestes chansons! Leurs paroles — comme des perles d'ambre enfilées en collier. Ai-je jamais entendu ailleurs quelqu'un chanter de la sorte ? Avec des inflexions si tristes et si rêveuses ? Dans les champs, en rentrant du travail, par les nuits d'été ? Ah, ils ne cessent de me revenir, désormais, ces soirs d'été, ces nuits au ciel pâle et rempli d'étoiles. Nous nous asseyons sous le tilleul, sur un banc de bois — les buissons d'armoise sentent si bon dans la tiédeur du soir ! —, et nous chantions.

Ah, mon Dieu, que sais-je, que puis-je vous dire de ce dont parlaient ces chansons ? Leurs paroles étaient simples, très simples. Il y était question des fleurs du jardin, de la senteur des fleurs des prés, des rêves et des désirs du jeune homme et de la jeune fille, des chevaux, des champs de lin, de tout cela, et des mères... c'étaient des mots modestes et simples, sans la moindre fioriture. Nous les avions chanté des centaines de fois. Mais nous les chantions et à nouveau nous nous laissions emporter, loin, très, très loin... Nous chantions et nos yeux scrutaient la ligne noire des arbres submergés par la nuit, nous nous regardions droit dans les yeux, aussi, et nous n'avions envie de rien d'autre, absolument rien, nous n'avions d'autre désir que de chanter et de chanter encore. Il nous semblait que jamais personne ne pourrait chanter aussi magnifiquement. Et quand, une fois la chanson terminée, nous restions cois de peur de rompre le silence et le charme, en prêtant l'oreille nous pouvions entendre les mêmes chants venant de très loin, d'autres villages ou de hameaux éloignés. Là-bas aussi, assis sous

un porche gagné par l'obscurité, ou marchant en petits groupes sur des sentiers bordés de fleurs, les hommes et les femmes des autres villages chantaient, emportés par la même mélancolie, le même panthéisme, et ils scrutaient dans l'air du soir.

Elles flottaient, ces modestes chansons, depuis nos âmes de Lituaniens et le vent les emportait vers la mer Baltique. Les branches de sapin les saisissaient au passage où elles tombaient en gouttes d'ambre dans les flots

Page 165-166 — 8 novembre 1948

Il y a quelques jours, le bureau du camp m'a appelé pour me demander si nous avions besoin de vêtements. Personne n'en voulait, m'ont ils assuré, ils les avaient trouvé dans la chambre d'un type qui était mort là. Nous avons répondu que nous étions preneurs - il était mort, il n'en avait plus besoin, non? Alors ils nous les ont donnés. Et nous sommes mieux vêtus, grâce à ce type mort.

Page 167 — Non daté, 1948

C'est déjà dur d'être catholique, pour un Lituanien, mais le protestantisme lui est encore plus étranger. Il s'assied sous son porche et sculpte des dieux dans le bois, comme un dieu lui-même. A l'occasion des baptêmes et des mariages, les voisins de mon village apportaient de son autel champêtre, dans le petit bois près du cimetière, la statue en bois de Saint Jean. Ils la plaçaient à un bout de la table, lui faisant prendre part aux festivités. Ils étaient incapables de séparer les cieux de la terre.

Non, non, il ne s'agit pas de paganisme. C'est le panthéisme lyrique des Lituaniens. Et il n'est pas question non plus de se moquer des dieux : leur Dieu est très proche de la terre. Ils l'ont façonné de leurs mains et l'ont placé au bout de leur champ, sur le bord du chemin, afin que cette figure en bois du Dieu/Christ, triste et douloureuse, la tête appuyée sur une main, soit toujours présente et les regarde à travers champs quand ils travaillent.

Page 177 — 22 janvier 1949

Hier, nous avons passé la soirée chez Vladas, à écouter du Mozart. Ah quelle musique, quelle perfection!

Vladas a déclaré que le camp de personnes déplacées nous donnait trop peu à manger. Je lui ai répondu qu'il avait raison, mais que nos rations, étant donné notre absence d'activités physiques, étaient amplement suffisantes... Vladas m'a ri au nez : « Tu as vu ce que je mange? J'enfourne, j'enfourne, et j'ai toujours faim. »

Je lui ai rétorqué : « C'est parce que tu ne pries pas avant de manger. Tu te comportes comme un crocodile ou un serpent. L'alimentation, les repas, devraient être l'occasion d'une étroite communication avec la terre et le ciel, suprêmes pourvoyeurs de notre nourriture. »

Page 178 — 24 janvier 1949

Du givre partout, sur les arbres et sur les collines. Tôt le matin, en attendant le trolley, j'ai longuement regardé les champs — quel bonheur pour les yeux. Des souvenirs d'hivers lituaniens ont fait irruption. Depuis Noël j'attends la neige. Je comprends les oiseaux, qui sentent venir le moment de leur migration. Ils le savent, c'est un instinct, une pulsion irrépressible. Pour moi, c'est pareil avec la neige. Quand vient l'hiver je scrute l'horizon, comme un somnambule, ou un oiseau laissé en arrière. Et je souffre. Seul. Misérable.

Mais, où allais-je dans ce matin glacé ? L'autre jour, à Kassel, j'ai vu exposés dans une vitrine les livres de Stefan George, et une affichette disait que la librairie était ouverte jusqu'à neuf heures. Je me hâte à présent vers elle — je ne pouvais plus attendre.

Cette librairie d'ancien, m'a-t-on appris, appartient à la femme de Scheller. C'est elle qui tient la boutique. Scheller, m'a-t-on dit également dit, était un des meilleurs amis de George. Enfin, bref, j'ai dit que non, je ne pouvais pas les acheter, je n'avais pas les moyens. Alors elle m'a prêté les siens, ses exemplaires dédicacés, en me disant qu'elle le faisait parce qu'elle aimait mon visage. « Si sensible, si sensible », répétait-elle, à mon grand embarras. Les livres sont encore pleins de sable, car elle vient juste de les extraire sous les briques. Mais les revoilà prêts à être tenus en mains — et à être lus.

Dans le trolley qui me ramenait, je me sentais excité, transporté (j'emportais aussi avec moi *Eupalinos* de Valéry). J'étais d'humeur si joyeuse que je n'ai pas bronché quand le conducteur s'est avisé que j'avais seulement de quoi payer la moitié du trajet. Et je ne me sentais aucunement coupable. J'ai fait appel aux autres passagers pour payer le reste, et ils m'ont aidé. George, Valéry — je sais que pour certains cela semblera idiot de s'exciter de la sorte pour quelques livres. Mais c'est ainsi que je vis, dans un rêve... Il reste si peu de bonnes choses, après cette guerre, qui ne soient recouvertes de crasse, de honte et de trahison. Alors tu soulèves les briques et le béton, tu souffles sur la poussière, et tu lis, noir sur blanc...

Page 189 — 7 avril 1949

Je me suis offert un appareil photo... j'ai acheté une radio... Je vais même au cinéma et à l'opéra... Mais je le fais par curiosité, et non par besoin. Les singes en font autant. Je joue au jeu de la civilisation. Un divertissement passager.

Ce n'est pas pareil pour Alvis. Quand il achète une radio, c'est par nécessité, parce que son style de vie l'exige, ou le sang qui coule en lui. Hérité d'un homme civilisé. La civilisation comme routine. Rien de plus naturel pour lui, c'est tout à fait normal. Et ils s'accordent parfaitement ensemble, tous ces gadgets de la civilisation.

Mais lorsque nous faisons la même chose, Adolfas et moi, tout le monde nous regarde — voire se moque de nous. En ce moment même ils rigolent des bérêts basques que nous portons. Rien ne nous va de manière organique. Nous ne sommes pas des civilisés.

Pages 195-196 — 29 avril 1949

LE GRAND INQUISITEUR

Léo : « Et tout a déjà été dit -peut-être. Tu commences à écrire - et tu ris de toi. La question n'est pas d'écrire, mais d'implanter quelque chose dans l'esprit des autres. Je commence à être déçu par le modernisme. L'art est le plus grand des mensonges. J'ai désormais plus de mal qu'avant à me retrouver proche de la terre. Parfois je me sens si seul que j'ai envie d'hurler. Quand tu vas dans la nature, au moins tu peux enlacer un arbre, éprouver quelque chose de vrai. Mais au milieu Des gens, dans quelles convulsions peux-tu tenir le coup ? Tu ne peux même pas hurler tout seul comme un loup. Dieu - si c'est bien lui qui dirige et planifie tout... Rilke, ah, c'était quelqu'un de bien, quand il était jeune, mais après il a vieilli, il s'est empêtré dans le spirituel et trouvé pris dans le carcan du sérieux. Auslöschung. Der Komet. Le chemin le plus court d'un extrême à l'autre. (Conversation)

Page 242 — 23 août 1949

Ah, le bonheur de traire les vaches, quand tu appuies ton front contre leur ventre chaud...

Page 252 — 15 septembre 1949

On vient de nous notifier que nous devons nous rendre lundi prochain au bureau des services d'émigration de Ludwigsburg. Nos visas sont arrivés.

Nos vieux amis... Jurkus, Blekaitis, Maziulis... Ils disent que tout sera triste et trop tranquille sans nous. Il n'y aura plus personne pour faire du bruit, pour emboutir les portes avec des étagères, et autres choses du même tonneau...

Avec Rimeikis et Jurkus, nous nous sommes promenés dans les champs pour fêter la fin de l'été. Ah, quelle journée ! Nous avons cueilli des fleurs, chacun son bouquet, des hommes adultes batifolant comme des chiots fous dans le lit de la rivière désormais presque à sec, juste pour en ramasser une de plus.

Puis nous avons trouvé des plantes aux feuilles immenses et luxuriantes que nous avons tenues fièrement au-dessus de nos têtes comme des ombrelles en poursuivant notre chemin le long de la rivière. Plus tard, nous nous sommes allongés dans l'herbe sous un arbre. Il faisait encore très chaud, et tout était si silencieux que nous entendions juste bourdonner les dernières abeilles. « Quel silence merveilleux », ai-je dit, et il l'était en effet. « On entend très loin, a fait remarquer Jurkus. Écoutez ces croassements... Vous les entendez? »

Pages 257-258-259 — 19 octobre 1949

Ça y est, nous sommes partis!

[...] Tous les regards étaient braqués sur cet immense navire blanc qui allait nous emmener vers le paradis - un cygne blanc!

On nous a attribué la cabine E-9, à un quelconque niveau, ou pont, inférieur du *General Howze*. Celui-ci va transporter la 100 000e personne déplacée émigrant vers les États-Unis, un Estonien avec deux enfants.[...]

Des larmes ont envahi quelques regards, tandis que dans d'autres je pouvais lire des pensées mélancoliques. Mais la plupart restaient simplement incrédules, voire choqués de se trouver à bord pour de vrai et de sentir le bateau se mouvoir, s'éloigner vers le large - l'immensité de l'océan -, tout en prenant conscience que bientôt ils ne seraient plus en Europe. Oui, enfin, la guerre est finie...

Mais personne ne l'a vécue de manière aussi dramatique que je le décris ici. Une personne déplacée s'est accoutumée aux arrivées et aux départs, à poser ses bagages et à les retriballer ailleurs.

Membres d'une famille, compagnons d'esclavage dans la même usine, amis à force de partager pendant des années la même chambrée... On ne s'attache que pour se détacher, se séparer à nouveau, chacun partant dans sa propre direction en ce vaste monde. Amitiés, mots échangés, enfants, baisers - tout sombre dans l'oubli ou le souvenir. On n'a pas même le temps de tout inscrire dans sa mémoire... Il y a toujours d'autres endroits, d'autres gens, et de nouvelles misères.

« Je t'écrirai, tu peux compter sur mes lettres, sur mes cartes postales, très bientôt - dès que je serai arrivé et un peu installé... »

Ils ne savent pas qu'ils ne s'installeront jamais vraiment. Non, jamais. Une partie d'entre eux ne sera jamais tout à fait là. En chacun d'eux quelque chose sera resté dans leur vieille patrie qui les empêchera de s'établir pour de bon ailleurs et de vraiment s'enraciner. Vous continuerez à vous déplacer, mes frères, à déménager et à courir, et vous mourrez avec votre mal du pays dans le regard.

Dès le premier soir on pouvait voir dans tous les coins des paysans lituaniens en train de dégoûter. Mon Dieu, que ont des paysans lituaniens au beau milieu de l'Atlantique, à rendre leurs tripes dans les eaux de l'océan...

Le lendemain matin, l'odeur à la fois acre et douceuse de vomis avait tout envahi, sur le pont comme dans les niveaux inférieurs. De tous côtés on voyait les passagers marchant lentement ou penchés au-dessus du bastingage, les traits tirés et pâles.

Je regarde longuement l'océan, sans parvenir à le décrire. Je suis frappé par sa puissance. Saute dedans - tu es un rien absolu, personne ne te remarquera, pas même un poisson, peut-être. Ce doit bien être l'élément primaire, qui sans cesse s'avance et reflue, se soulève et retombe, d'un souffle profond et plein de furie. Vert pâle un instant, il vire soudain au bleu puis à un noir d'encre. Et le voilà d'un blanc laiteux, moussant comme la bière de Semeniskiai tout frais tirée du fût...

Ah, la puissance ! A présent je comprends Byeon et Mickiewicz.

Page 260 — 21 octobre 1949

Et puis je réfléchis, en contemplant l'Atlantique déchaîné, et pour tenter de rationaliser et d'excuser ma dérive loin de l'Europe, je me dis que c'est peut-être cela qui différencie l'être humain des plantes et des animaux, le fait de pouvoir, et probablement de devoir, se couper du sol qui l'a formé, afin de s'immerger dans une culture. Il doit en être ainsi depuis Adam et Ève... Chassés de la Terre, du Paradis ou de la Matrice originelle, et projetés dans la culture... La seconde naissance.

Il semble aussi que la nature elle-même vienne en aide aux humains qui décident d'entreprendre de telles transitions. La puissance de l'océan - ou simplement la vastitude, les grandes distances parcourues à travers les continents - agit comme une sorte d'anesthésiant contre la douleur liée au passé, contre tous les souvenirs anciens, les manières de vivre, et la culture - c'est comme un cri déchirant : quand vous avez mal, vous criez, et ça vous rend les choses plus supportables - ça vous facilite grandement la transition finale, que vous l'ayez choisie ou qu'elle vous ait été imposée.

[...] Je reste sur le pont à regarder les mouettes, à écouter leurs cris stridents.

Je suis triste, moi aussi, mais je ne crie pas. J'essaie de garder mes mouettes au fond de moi.

Page 263 — 24 octobre 1949

Hier, vers dix heures du soir, le General Howse est entré dans l'embouchure de l'Hudson. Nous étions sur le pont pour ne rien manquer du spectacle. 1352 personnes déplacées contemplaient l'Amérique. Je suis encore en train de la regarder, dans ma mémoire rétinienne. On ne peut décrire ni ce sentiment ni cette image à quelqu'un qui n'a pas connu cela. Toute la durée du conflit, tous les malheurs de l'après-guerre pour les personnes déplacées, l'abatement et le désespoir, et soudain un rêve se dresse devant vous. [...]

Il y avait au nord un énorme nuage, puis il a tonné et les éclairs ont zébré le ciel en l'embrasant brièvement, avant de tomber sur New York pour se trouver incorporés dans son système d'éclairage. Cette gigantesque manifestation de la nature s'est transformée en une enseigne au néon parmi les autres.

Page 264 — 29 octobre 1949

Nous nous tenions sur une plate-forme surélevée, le long du quai 60, et nous regardions la silhouette des gratte-ciel dans le ciel new-yorkais. Et nous avons dit en même temps, Adolfas et moi : « Nous restons ici. Basta! Nous sommes à New York, le centre du monde. Ce serait absurde de partir pour Chicago alors que nous sommes à New York. »

Notre décision a été rapide et sans appel.

Nous avons réfléchi un instant à nos boulots à Chicago, à la boulangerie, à l'appartement qui nous attendait, et à tous les braves gens prêts à nous aider là-bas. La sécurité d'un côté, de l'autre une nouvelle plongée dans l'inconnu. Nous avons encore regardé l'horizon de New York, et nous avons dit : « Non, nous n'allons plus nulle part ailleurs. Nous en avons assez des voyages, nous allons rester ici. »

Alvis a accepté de nous héberger dans l'appartement de ses parents jusqu'à ce que nous ayons trouvé du travail et un toit. Nous avons chargé notre barda dans un taxi et sommes partis pour Brooklyn, Meserole Street, en plein cœur de Williamsburg.

Page 264 — 10 novembre 1949

Je me demande maintenant si nous sommes en octobre ou en novembre. Et quel jour sommes-nous? J'ai perdu le fil du temps. Ma deuxième semaine en Amérique tire sur sa fin.

Depuis notre arrivée je n'ai pas trouvé le temps de m'asseoir un instant pour écrire. Ça a été la course en permanence : chercher du travail, un logement. Nous ne sommes plus dans un camp de personnes déplacées. Personne ne va plus nous nourrir ou s'occuper de nous : maintenant c'est à nous de jouer. Pour de bon! Nous avons dû beaucoup nous démener. Là, je travaille depuis deux jours. La vie a l'air de devenir plus normale, et l'avenir moins incertain.

[...] Maintenant, j'ai un travail. Je suis « assembleur » chez G.M. Manufacturing, 13-08 43e avenue, Long Island City. Mon casier porte le numéro 431. Deux jours durant j'ai monté des jouets miniatures. La monotonie me rend fou. J'ai des trous dans les doigts à force de poser des vis minuscules. En fin de journée je peux à peine les toucher - ils sont couverts d'ampoules.

Visité l'exposition Van Gogh au Museum of Modern Art, ça m'a requinqué.

P. 269-270 26 décembre 1949

Jamais connu de Noël aussi pitoyable.

Avons erré dehors. Impossible de rester chez nous - nous nous sentions trop seuls. Les rues étaient désertes et glaciales. Grand Street était déserte et glaciale.

Page 272 — Non daté, 1949

Cher Leo,

Si tu étais le bon ouvrier lambda, je t'écrirais : « Va en Australie, au Brésil, ou n'importe où, mais oublie l'Amérique, raye-la de tes tablettes. Voudrais-tu passer ton temps assis dans les bureaux de placement à regarder les gens qui cherchent du boulot en s'accrochant aux pages de petites annonces? Une journée de travail est comme une pièce d'or : elle signifie du pain. On peut survivre une semaine avec six ou sept dollars.

Mais il n'y a pas de travail. Les marchés s'effondrent. La Chine est perdue. Tout se « ralentit ». Les choses vont mieux pour ceux qui sont là depuis de nombreuses années. Même quand ils sont au chômage, ils touchent des subsides de leur syndicat. Mais pour nous, les nouveaux immigrants, c'est la

misère. Alors oublie l'Amérique et va dans un autre pays où l'économie ne repose pas sur ses exportations. Va en Australie.

Voilà ce que je dirais à un simple ouvrier.

Mais tu es un poète. Alors je te dis :

Viens en Amérique! Tu y feras l'expérience des vicissitudes d'un grand rêve : le capitalisme. Ça vaut la peine. En Europe, d'une manière ou d'une autre j'avais toujours le sentiment d'être une exception, de ne pas être comme les autres. J'étais une personne déplacée, ou un Lituanien, ou encore un poète. Ici, tout d'un coup, que je sois aligné dans une queue, assis dans les salles enfumées des bureaux de placement de Warren Street ou perdu dans la foule de la 42^e rue, je suis juste un chômeur parmi d'autres, que rien ne différencie d'eux. Juste quelqu'un au milieu de la masse. L'un de ces millions de gens qui rentrent chez eux le soir sans avoir trouvé de travail, qui jettent leur veste dans un coin, s'écroulent sur leur lit et parcourent dans le dernier journal des articles vantant les vacances en Floride.

Page 276 — 22 mars 1950

Bon sang, me suis-je dit, toutes ces chansons lituanienes sont toujours si tristes. Il s'y cache toujours un sanglot. Même lorsqu'on croit exprimer son bonheur, non, même là, ce ne sont pas des chansons joyeuses. Les Lituanienes se sont sans cesse trouvés sur le chemin de leurs voisins plus puissants, qui les ont toujours piétinés. Et maintenant, même notre bonheur a une tonalité différente, toujours empreinte de larmes. Me voilà rayonnant de joie, et ce type assis à côté se dit : « Je me demande pourquoi cet homme se lamente, pourquoi il chante si tristement. Il a dû lui arriver une chose terrible... »

Page 278 — 1^{er} avril 1950

Chaque fois qu'il pleut, la dépression me gagne.

Je me demande sans cesse : A quoi sert tout ça ? Quel est le but de ma vie ici, à faire ce que je fais?

Vivre afin de travailler ? Ce travail ne produit rien. C'est comme à Elmshorn, dans le camp de travail forcé. Le temps passe, semaine après semaine, tandis que je bosse comme un esclave dans des usines, des ateliers mécaniques, à avaler de la poussière de cuivre, enveloppé dans une solitude sans fin. Et il n'y aura pas non plus de Britanniques pour me libérer...

Mes écrits ? Mais à quoi bon écrire, si personne ne doit me lire?

Quand toutes ces pensées s'amoncellent en moi, je m'assieds à ma table, abattu, les bras pendants, ou je sors marcher. Tout est pareil pour moi, rien n'a de sens. Les gens sont gris, stupides, cyniques, un vrai cloaque. Je les vois courir dans les rues, me dépasser en toute hâte, comme une immense et aveugle coulée de boue humaine. Je guette des traces de vénalité et de stupidité autour de leurs lèvres, de leurs yeux. Boulot. Pain. Sexe. Ils ont leur monde, et tout va bien pour eux. Et c'est leur monde, mais pas le mien. Définitivement pas! Quel prix suis-je en train de payer pour être des leurs? Que suis-je en train de trahir? Aurai-je la force de résister ?

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui je suis en paix avec moi-même, et je ne veux pas penser à tout ça.

Pages 280-281 — Non daté, 1950

Chère Mrs S.,

La vie suit son cours. Rien de nouveau, mais nous sommes très, très occupés. L'usine, et notre obsession pour le cinéma.

Nous sommes devenus membres de quelques clubs de cinéma expérimental, juste pour être mieux informés de ce qui se passe et pour rencontrer des gens. Nous leur avons projeté un échantillon des séquences que nous avons filmées. Robert Flaherty, dont le jugement compte davantage pour moi que celui de quiconque à Hollywood, a lu notre script et l'a suffisamment apprécié pour rédiger une note bienveillante. Mais il ne peut nous fournir de l'argent : plus personne, à notre époque, ne veut financer ses films, dit-il.

[...]

Je souris ici en me rappelant une remarque récente de B. Sur le fait que « certains de nos artistes ont été contraints à changer de métier ». Que veut-il dire par là? Comment un artiste pourrait-il « changer

de métier » alors qu'il n'en a pas au départ? Être poète n'est pas un métier : c'est une folie. Les charlatans, eux, n'ont pas ce problème.

En tout cas, ma méthode est de rester toujours « sur la tangente », de place en place, de boulot en boulot, et d'observer la vie et les gens. De voir davantage pour en connaître davantage. Je parcours sans plan les rues de New York, au milieu des voitures, des lumières, de la foule et du bruit. Cette chasse au travail peut vraiment vous démoraliser, c'est un fait, mais j'en garde un prodigieux sentiment de liberté. Je peux quitter un job quand ça me chante, ou les laisser me virer - je ne crains pas de ne jamais en retrouver. Je suis devenu expert dans cette discipline. Va-t-en découvrir le monde, disait mon oncle. C'est exactement ce que je fais.

Pages 281-282 — 1er mai 1950

Avec Alvis, nous sommes allés au Metropolitan Museum. Nous avons parcouru les galeries comme s'il s'agissait d'un magasin. Et nous avons été surpris de voir à quel point peu d'œuvres exposées nous faisaient envie. C'est comme chez Macy's. Mais nous sommes restés un moment en compagnie de Velazquez et de Cézanne.

[..]

Samedi, nous nous sommes enfin payé notre Bolex 16. Klybas nous a prêté deux cents dollars. Kavolis, vingt. Jusque-là, nous en utilisons une de location.

Nous sommes restés trois heures à regarder défiler la parade commémorative...

Pages 282-283-284 — 4 juin 1950

Cette semaine de déprime continue.

J'ai essayé de lire Poudovkine, mais j'ai dû renoncer au bout de trente pages. Je n'arrivais pas à me concentrer. Essayé ensuite de lire Mistral. Puis de travailler à *Lost, Lost, Lost*. Avant de tout laisser tomber.

À quoi bon ? - cette question revient sans cesse.

Allumé la radio, mais la musique me faisait mal. Elle m'a toujours été douloureuse, elle me déchire les entrailles.

SOUVENIR

Ah, ces journées de printemps où l'air se met à vibrer, et où les piles de rondins contre le mur de la grange commencent à craquer à cause de la chaleur.

Ce blanc! Ils sont si blancs quand je les regarde, si blancs...

Je suis un petit enfant assis sur l'herbe dans la cour, qui commence à jaunir en cette fin de printemps, et je regarde la blancheur du bois empilé.

Page 284 — 7 juin 1950

Mon ami S. m'écrit une lettre de France. « Mais qu'est-ce que vous foutez en Amérique, dans ce pays de l'acier, des usines, du business et des gangsters? » Lui dont la famille et les amis ont été massacrés ou éparpillés aux quatre vents par l'Europe. Staline, c'est l'Europe. Hitler, c'est l'Europe.

Comment puis-je oublier le nombre de fois où nous nous sommes retrouvés perdus, totalement perdus, parmi les monuments d'Europe. Nous avons la culture, des musées, des bibliothèques, et des volumes de poésie, mais nous éprouvions le sentiment d'un désastre absolu devant les armes staliniennes et nazies. Je me souviens de cette nuit, juste avant de quitter Vilnius, où nous sommes restés à la fenêtre, avec Leonardas, à écouter les pas des centaines de Juifs que l'on emmenait par les rues désertes dans l'aube naissante. On les emmenait au tombeau, et ils psalmodiaient en marchant.

Pages 284-285 — 7 juin 1950

Oui, il y a la musique, il y a les livres de poésie. Et les poètes ont toujours raison. Ils nous rappellent en permanence le meilleur de nous mêmes. Mais les livres, la culture, la musique sont une chose, et vous, mes chers amis, vous en êtes une autre... Vous n'écoutez pas ce que livres & musique & art vous enseignent... Vous vous contentez de semer la pagaille dans le monde. Parfaitement, c'est ce que vous faites. Vous menez vos petites affaires.

Hitler aimait Beethoven... peut-être l'aimait-il vraiment. Mais essayez d'imaginer combien il aurait été pire sans Beethoven.

Chers amis : n'avez-vous rien appris? Je ne prétendrai pas que l'Amérique est d'une grande humanité. Je n'en ai pas vu suffisamment pour affirmer quoi que ce soit à ce sujet. Tout ce que je peux dire, c'est que je préfère un être humain épris d'acier à un nazi avec une fleur à la boutonnière. Ou à Staline se promenant dans un jardin d'agrément, comme je l'ai vu dans un film russe récent.

Page 286 — 18 juillet 1950

Tout en marchant, aujourd'hui, je réfléchissais : comment suis-je devenu comme ça avec les années?

D'où vient ce sentiment que je pourrais vivre sans tous ces gens ? Je n'ai pas besoin d'eux. Je ne les aime ni eux ni leur vie. Je préfère de loin regarder des tableaux de Van Gogh...

Dans le même temps, je souffre beaucoup de n'avoir personne avec qui je puisse parler, à l'exception de deux ou trois vieux amis. Leo, Algis, Adolfas - nous n'avons plus grand-chose à nous dire, et nous restons là silencieux comme trois montagnes, nous nous sommes tout dit les uns les autres.

Alors je me promène dans les rues, dans l'espoir d'un miracle.

C'est dur. C'est un crève-cœur de marcher tout seul.

Page 289 — 20 juillet 1950

Allé à Central Parking. [...]

Je restais là à observer les enfants, et, d'une certaine manière, je les enviais. J'enviais leur paix, leurs jeux, leur sentiment d'appartenance. Ah, oui, là est la clé du bonheur : être comme tout le monde, vivre comme tout le monde, aimer, penser, se comporter, manger, et, pour finir, mourir comme tout le monde. Mais il y a un petit hic à tout cela : vous devez être né ici, et, vous y sentir chez vous...

Pages 290-292 — 6 août 1950

Pas un jour ne se passe sans que quelqu'un me fasse remarquer, sérieusement ou en plaisantant : « Il est grand temps que tu prennes femme. Il faut te trouver une épouse. Quelqu'un qui prenne soin de toi. Regarde comme tu es affamé. » [...]

Pris un bateau remontant l'Hudson. [...] Un couple s'était assis sous les marchés. J'ignore s'ils étaient amants ou s'ils venaient juste de se rencontrer quelques minutes plus tôt, mais ils étaient très intimement enlacés; prise d'une frénésie de baisers, la fille ne prêtait plus la moindre attention à ce qui se passait autour d'elle, faisant de moi une sorte de témoin invisible de cette scène. Que pouvais-je être d'autre qu'un voyeur? La Personne déplacée en Voyeur. L'Immigrant en Voyeur. Bon titre pour résumer ma vie du moment. Et c'était là tout ce que je pouvais être, avec ma timidité et mon éducation à l'ancienne, dans ce tableau libre. Mais c'était la vie, celle des vraies gens ayant de vraies racines. Tandis qu'il s'embrassaient longuement et goulûment, un second couple, assis non loin de là, les regardait, puis s'est mis à les imiter. Le jeune homme, qui devait avoir dans les dix-huit ans, portait un maillot rayé arborant sur la poitrine l'inscription : DODGERS. La fille portait un costume de bain blanc.

J'ai longtemps eu cette idée effrayante que les souvenirs de mon enfance en Lituanie, et tous mes souvenirs d'Europe, ne permettraient pas à d'autres souvenirs de prendre racine. Mais je sais à présent que je peux m'attacher tout autant à de nouvelles expériences, de nouveaux lieux, de nouvelles dispositions d'esprit.

Suis-je un gitan, un citoyen du monde, une éternelle personne déplacée ? J'enregistre les choses sans vraiment faire le tri, et quel que soit l'endroit où je me trouve, j'absorbe tout en moi - contrairement à certains Lituanais que je connais ici. Si l'on essayait maintenant de m'arracher à New York, je sais que cela laisserait une blessure ouverte, ou du moins une cicatrice - comme l'ont fait toutes les autres séparations.

Page 293 — Août 1950

Je suis rentré à la maison à pied. Lentement, un pas après l'autre. Car j'ai tout mon temps. J'ai choisi un itinéraire différent, et plus long, qui m'a mené au bord du fleuve, et je l'ai longé aussi longtemps qu'il m'était possible.

Tout en marchant, j'observais et je réfléchissais. J'ai regardé les bateaux, les quais, les tas de charbon sur les berges. Et je me suis dit que ce que je voyais était -d'une manière étrange et unique- magnifique. En poursuivant mon chemin, je suis tombé sur une grande étendue recouverte de hautes herbes et de fleurs, oui, de fleurs, que j'ai contemplées à la fois surpris et émerveillé, comme si j'avais rencontré un vieil ami en un lieu inattendu, et après de longues années. J'ai admiré ces grappes de fleurs jaunes épanouies pendant voluptueusement au bout de longues tiges vigoureuses.

Il y avait également, par endroits, des buissons de camomille sauvage, dont la blancheur m'a stupéfait au milieu, de toute cette grisaille. Et d'autres encore, si petites et fragiles, d'un bleu si tendre. Tout dans cette soirée était beau et bon. Le disque rouge du soleil, et les fleurs, je les ai emportés avec moi et j'en ai gardé plein les yeux jusqu'au moment de m'endormir.

Lorsque je suis arrivé à la maison, Léo écrivait une lettre à sa femme. Sur la table devant lui, j'ai remarqué un petit bouquet de fleurs blanches. Il m'a dit qu'il allait les mettre dans l'enveloppe. Quand il m'a regardé et a vu que je rentrais avec quelques fleurs bleues à la main, toutes fanées déjà, nous avons ri tous les deux. Quels sentimentaux...

Pages 294 et 296 — 3 septembre 1950

Maspeth.

Je suis seul dans cette grande maison. Ah, qu'il est bon parfois, de goûter la solitude, non seulement quand on est seul au milieu de la foule, mais aussi quand on est réellement seul, comme je le suis à présent dans cette maison vide que nous louons avec Leo et Adolfas, ainsi qu'un jeune couple lituanien, à Maspeth. Tout le monde est parti au cinéma.

[...]

HISTOIRE COURTE

Tous trois sont assis en silence dans une pièce. Chacun d'eux sait que les autres réfléchissent, observent, et devinent toutes ses pensées. Alors ils restent assis sans un bruit, comme des montagnes. Ils ont discuté de tout et se sont fait les dents sur la vie, et désormais ne leur reste que le silence.

Pages 297 et 298 — 5 septembre 1950

[conversation avec Adolfas et Leo]

Leo : « Je ne vous reproche pas de vouloir désormais vous exprimer par le biais du cinéma, mais ne m'en veuillez pas si à partir de maintenant je choisis le silence. Un nouveau cycle... »

Adolfas : « Pour l'instant, nous sommes des écrivains, pas encore des cinéastes. »

[...]

Leo : « Que signifie la quantité ? Regardez Hemingway, une seule histoire sur le Kilimandjaro aurait suffi amplement. Le cinéma ? Il n'a pas d'avenir - moquez-vous de moi si vous voulez. »

Jonas : « Rien n'a d'avenir. »

Leo : « Le cinéma n'est qu'intellectualisme, vu de l'extérieur. »

Adolfas : « Un jour, tout sera anéanti, et pas seulement les gens. »

Léo : « Le monde n'est pas si facile à anéantir. »

Adolfas : « Pour moi, le cinéma n'est comparable à rien d'autre. »

Leo : « Il est soumis aux mêmes crises, malgré tout. »

Jonas : « L'intellectualisme au cinéma connaîtra ses propres crises. »

Leo : « Qu'as-tu vu que tu as aimé ? »

Jonas : « Dulac. »

Leo : « Mais combien seront-ils à pouvoir la comprendre. »

Adolfas : « Les anges, au paradis, la comprendront. »

Pages 299- 301 — 11 septembre 1950

Aujourd'hui, nous étions là à parler et parler, avec Adolfas et Leo, et nous en avons dramatiquement conclu que nous étions dans une impasse. Nous avons déclaré notre propre faillite. Nous trouvions ça étrange, presque drôle, qu'à notre âge, à vingt-cinq ans et quelques, nous ayons atteint la fin de

quelque chose, en ne sachant plus clairement quelle direction prendre à partir de là, ni quel était le sens de la vie si toutefois elle en avait un. Au mieux, c'était un lamentable compromis. Ou bien, était-ce juste une loterie? Non, nous n'avions pas eu besoin d'atteindre quarante ans pour pénétrer dans les fourres les plus denses de la forêt.

Nous nous disions que jusqu'à ce moment, ce jeudi soir, nous avons vécu notre vie et n'avions rien à regretter. Cela, au moins, nous semblait clair. Mais, à présent, le nouvel environnement, la vie autour de nous, avait commencé à se densifier, et à peser sur nous comme un mur. Bien vivre notre vie, décevant et intensément, nous ne voyions plus du tout, soudain, comment nous pouvions y parvenir sans un changement radical de direction. Il fallait sortir du bois.

Krach. Finita. Effondrement total. Il faut tout changer. Le Grand Crash. Le Grand Couteau. Peut-être un dernier pas sur le vieux chemin, mais ça s'arrête là. Adieu, Europe, adieu... Nous entrons maintenant dans l'inconnu, ce vaste océan nommé l'Amérique... le moment est venu d'une autre séparation.

Page 304-305-306 — 1er octobre 1950

— Mais tu a choisi l'Amérique.

— Quelqu'un à Chicago m'a rempli les papiers. Le Comité pour les réfugiés des Nations unies m'a payé le bateau. Ils voulaient que j'aille à Chicago, pour devenir boulanger. Chez Hacket's. Mais j'ai vu les lumières de New York, et j'ai été séduit par elles. Au diable la boulangerie. C'est donc un hasard. Et puis il y a eu la curiosité. Ça n'a rien à voir avec une quelconque décision. J'étais curieux de l'Amérique, je dois l'admettre.

— Je trouve ça très puéril. Nous sommes tous venus après avoir pris une décision sérieuse, celle de devenir des citoyens de ce pays. Nous fuyions tous le communisme.

— Pas moi. J'ai fui les armées en guerre. J'ai fui la guerre et la confusion de l'après-guerre, où la vie humaine comptait pour si peu. Je n'aime pas la confusion. J'ai fui par instinct de conservation. Ce n'est pas un geste politique : c'est un réflexe animal.

[...]

— ... toi, tu vis comme un enfant. Tu ne vas quand même pas me dire que tu as quitté la Lituanie sans prendre de décisions sérieuses.

— ... C'est un instinct de conservation, un réflexe de survie, qui m'a fait fuir à l'ouest. Et puis, il y avait mon oncle, qui m'incitait à parcourir le monde. Va-t'en voir le monde, me disait-il. Et j'allais étudier pendant que le monde essayait de déterminer quel pays appartenait à qui.

[...]

— Et quel est ton but dans la vie, maintenant ?

— Je n'en ai aucun. Absolument aucun. Je continue à explorer le monde comme mon oncle m'a si sagement conseillé de le faire.

— Comment peux-tu vivre de cette façon ? Tu devrais apprendre un métier.

— Mais il n'y en a aucun que j'aime.

— L'aimer ou non, ça ne compte pas. Un métier te facilitera la vie.

— J'ai la vie facile et je n'ai pas de métier. Mes besoins sont minimes. Je travaille un mois, puis je vis trois mois sans travailler, tant qu'il me reste un peu d'argent.

— Tu finiras clochard

— Si, d'après toi, un clochard est un homme qui se contente de peu, qui réduit au minimum ses possessions, son exploitation par les autres hommes et son exploitation de la planète - alors je suis un minimaliste, et les clochards sont mes vrais amis. »

Page 307 — 3 octobre 1950

Je regarde mes doigts. Ils me paraissent étranges.

Ça fait bien cinq minutes que je les examine. J'ai essayé d'écrire avec un crayon, mais mes doigts n'arrivaient pas à le tenir correctement - comme ils le faisaient il y a encore un an. A force de travailler en usine, mes doigts se sont raidis, ils refusent de se plier, ils ont perdu leur agilité de mouvement. J'y vois des muscles que je n'avais pas vu auparavant. Ils ont l'air plus épais. En tout cas, ils sont

maladroits pour tenir un crayon. Alors je me mets à la machine à écrire et je tape avec un doigt de chaque main.

Page 316-317 — 29 octobre 1950

Mais je suis ici. J'ai préféré la culture à la barbarie, au communisme et au fascisme.

[...]

Et puis nous avons pris place dans l'auditorium du Museum of Modern Art, qui était bondé, et nous avons vu... quoi ? Pas un film hollywoodien, mais un programme de cinéma d'avant-garde. Et nous avons su que l'Amérique, ce n'était plus l'Europe.

Tout est concret, neuf, solide. Ce n'est pas un rêve, cette Amérique. Et si c'en est un, c'en est un auquel j'aspire.

Page 337 — 20 août 1951

A Maspeth, tout était propre et Net. Des arbres et des fleurs dans le jardin. Ici, j'ai vue sur une arrière-cour sale jonchée de détritrus. Les Italiens et les Portoricains crient par la fenêtre, les enfants hurlent. Les vitres brisées sont colmatées avec des chiffons - ils ne daignent pas les remplacer, se moquent de leur aspect. On dirait un camp de réfugiés. Une zone de combats.

Page 369-370 — 17 juin 1952

Ah, ils venaient tous de la ville, mes amis. La nature, pour eux, c'était la plage en été, des escapades d'un week-end ou pendant les vacances. Pour moi, c'était une symphonie perpétuelle entremêlant la pluie, le vent, les tempêtes de neige, la brume, la rosée, et tout le rude labeur que nous avons accompli. Levé avant l'aube, quand tes yeux refusent de s'ouvrir, tu distingues à peine les vaches en foulant l'herbe fraîche et humide dans le petit matin.

A présent, vivant en ville, je ressens une folle excitation dès que j'aperçois un flocon de neige ou une goutte de pluie. Florence et tous mes collègues des Graphic Studios, eux, maudissent la pluie et la neige et courent s'acheter des bottes en caoutchouc. Ils pensent que je suis fou.

« Tu es un sauvage, a déclaré Lizzie aujourd'hui, un enfant des bois. »

Page 375-376 — Non daté, 1952

Le XXe siècle (ou bien était-ce le XIXe?) a produit Freud et Jung : l'exploration de l'inconscient. Mais il a aussi inventé le cinéma, où l'homme est montré et défini par ce que nous voyons, par la surface, et en noir et blanc, comme pour les défier tous les deux, Freud et Jung. La surface dit tout, pas besoin d'analyser vos rêves; tout est dans vos visages, vos gestes, rien n'est vraiment caché, enfoui dans votre inconscient : tout est visible... On parle de cinéma, de Hollywood, comme de l'usine à rêves. Non, c'est exactement le contraire.

Page 376 - 20 juillet 1952

Non, je ne pense pas avoir jamais été un bon patriote, à la manière dont nos amis lituaniens le sont. Et Adolfas non plus. Eux aiment leur pays, leur patrie. Mais nous, nous ne sommes attachés qu'à Semeniskiai, notre petit village, et à ses environs, aux gens qui y vivent et à la campagne. Cela n'a rien à voir avec du nationalisme : nous sommes des régionalistes...

Le temps... Les saisons qui rythment l'année... Les infimes nuances de la nature. La couleur des prairies en fleurs... La végétation y est très particulière. Et n'allez pas me dire que c'est seulement du romantisme, du sentimentalisme, etc. Tout cela est on ne peut plus concret. Nos mouvements, notre façon de marcher. Notre accent, notre façon de parler. Tout est déterminé, imprégné, par le climat, par le paysage, par le soleil sous lequel nous avons grandi. Ce n'est pas qu'un souvenir.

Page 376-377 — 24 août 1952

Cher S.

Me revoici, je refais surface après un long silence.

[...]

En ville, dès le début de l'été, la chaleur libère toutes les odeurs. La cité entière se met à puer comme une immense décharge. Et puis il y a les voleurs, bandits, escrocs, et autres délinquants. Le soir, quand je rentre chez moi, je marche pratiquement au milieu de la rue : si tu passes trop près des immeubles, tu risques un coup de couteau dans le flanc ou de tuyau en métal sur le crâne. Et la nuit il faut bien fermer ses fenêtres. Quelles que soient la chaleur et l'humidité, tu ne peux dormir la fenêtre ouverte, même pendant la journée. Tu parles d'une vie. Ici, les fenêtres ont été la cause de nombreux meurtres et cambriolages tout au long de l'année. Elles ne sont pas là pour te donner à voir le monde extérieur : elles sont les yeux de la peur braqués sur toi. Même en dormant, tu les surveilles en permanence. Je me dis parfois que seule ma propre stupidité me pousse à rester ici. Si je n'étais pas aussi obsédé par le cinéma, je crois que j'irais vivre ailleurs. A partir de septembre, je vais étudier avec Hans Richter au Film Institute. [...] Je n'y vais pas vraiment pour apprendre : je veux rencontrer des gens qui s'intéressent au cinéma.

Je travaille toujours au même endroit, dans un labo photo, Grafic studios. Le patron, Lenard Perskie, est un type formidable, et un des plus grands spécialistes de la photo couleur. Alors de grands photographes viennent pour discuter avec lui —des gens du magazine Life, et quelques artistes, aussi. Archipenko traîne souvent dans le coin. [...]

Parfois, le week-end, je m'arrange pour fuir à la campagne, au bord d'un lac ou dans les bois. Quand je suis en ville, je n'arrête pas de filmer. A présent mes amis me demandent de filmer leur mariage, et je le fais pour eux. Tous veulent avoir leur souvenir sur pellicule. Et comme chaque week-end quelqu'un se marie, j'ai maintenant toute une collection de mariages filmés, et aussi de baptêmes.

Page 402 — Mai 1954

« Que cherchons-nous vraiment? Quel est notre but dans la vie? Le bonheur? Le plein épanouissement? La sécurité? Je ne crois plus en tout ça, ai-je affirmé. Je pense que la seule sécurité dont j'ai besoin, dans ma vie et pour mon équilibre intérieur, est d'affronter les choses comme elles viennent, seconde après seconde, d'avoir le courage de leur faire face, ou plutôt de les accepter, de m'en accommoder, telles qu'elles se présentent.

Page 403 — 30 décembre 1954

Histoire de terminer l'année, je suis retourné à Williamsburg et j'ai bu une bière au *candy store* de Ginkus, à l'angle de Grand Street et d'Union Street.

Pauvre et crasseux Brooklyn - trois ans de ma vie, ma chambre sur la 3e Rue Sud, les bruits de ferraille du métro aérien.

Je me rappelle les nuits, les longues soirées - comment pourrais-je les oublier - passées dans Lorimer Street, Marvy Avenue, Linden Street. Ces marches sans fin, perdu dans Brooklyn et affreusement triste. Des gens s'arrêtaient et me demandaient pourquoi je pleurais. Mais je ne pleurais pas.

Tout était étrange et nouveau : fenêtres, portes, réverbères, boutiques, jusqu'aux visages. Il n'y avait rien que je puisse reconnaître, pas une seule rue, pas la moindre pierre.

Et je restais planté là, au cœur de Brooklyn, perdu dans Grand Street, devant chez Ginkus, et j'étais seul, seul et perdu, comme jamais je ne l'avais été nulle part et j'avais envie de hurler, comme un chien.

À présent, je peux marcher le long de Grand Street, ou de Lorimer, et me souvenir.

Pages 404-405-406 — Non daté, 1955

La fenêtre ouverte, résonnent à l'extérieur les voix émises par les postes de télévision - toute la nuit... Suis-je vraiment en train de perdre petit à petit tout ce que j'avais apporté en moi du Dehors? Le contact de l'herbe ?

Nous sommes arrivés ici en perpétuant la vieille tradition des premiers colons : Non dans l'attente d'une vie meilleure, mais comme des exilés, des parias, dans le seul endroit pour nous où échapper à une mort certaine.

Non, nous ne sommes pas venus dans l'ouest en quête d'une vie meilleure ! Nous n'allions pas non plus au-devant de l'aventure. Nous avons choisi l'ouest, l'Amérique, par pur instinct de survie, un instinct physique, animal.

Oui, nous avons déjà vu et goûté la vie avant de venir ici, et nous avons tout regardé d'un œil écarquillé et triste.

[...]

Puis je me suis souvenu de Pulgis Andriusis. Une nuit, nous avons traversé Wiesbaden complètement ivres. Je l'entraînais à travers une sorte de terrain vague, au milieu des broussailles et des décombres laissés par la guerre. Lui était vraiment fin saoul, mais je tenais le coup. Tandis que nous avançons entre les baraquements, il divaguait et délirait. [...]

Nous avons continué un moment à tituber dans la nuit, parmi fourrés et broussailles, puis il s'est arrêté et a repris :

« De nos jours un écrivain doit boire pour ne pas devenir pontifiant. Dans cette société, un artiste doit boire ou se droguer. »

Et il parlait tandis que nous titubions au milieu des herbes folles, des tas de briques fracassées et des blocs de béton - oui, la guerre nous entourait encore, la guerre qui n'avait nullement rabaissé l'orgueil dans les esprits, car le monde était aussi arrogant et sûr de son fait qu'auparavant.

Page 406 — 20 août 1955

Acheter des livres... En passant devant une épicerie, j'ai vu des pommes et des prunes bien mûres dans la vitrine. Depuis mon enfance, je rêve de manger un jour des fruits en abondance... J'en mangerai et j'en mangerai jusqu'à m'en passer l'envie. Mais pour l'instant cela reste un rêve.

Il y a quelques années, j'ai eu l'illusion que tout ça était temporaire, qu'un jour prochain nous mangerions des fruits. Et de la viande. Aujourd'hui, je n'ai plus ce genre d'illusions. Je sais pertinemment que tout l'argent dont nous pourrions disposer, nous l'engloutirons dans nos films, dans *Film Culture* et que sais-je encore, tout en continuant à marcher l'estomac vide. Telle est notre nature - ou notre destin. Nous ne sommes pas des hommes d'affaire. Nous sommes des poètes.

Pages 407-408-410-411 — Non daté, 1955

Les bruits de la rue e parviennent à travers la fenêtre. Des voix montant du garage d'en face. Les gamins portoricains qui shootent dans des boîtes en carton le long du trottoir.

Triste, abattu, perdu, je reste assis là à ne savoir que faire. Les yeux rivés à la fenêtre, je me tiens prêt dans l'espoir qu'il se passe quelque chose.

Je me remets à écrire. J'ai l'impression de ne rien pouvoir faire d'autre.

Pour l'instant je ne pourrais parler à personne. Ou, plus exactement, je n'en ai aucune envie.

C'est seulement quand j'écris, quand je me m'assieds devant ma machine à écrire, que je peux commencer à me concentrer, et que je me mets à parler, même si je ne m'adresse qu'à moi. Cela me semble le seul moyen possible pour briser ce statu quo mortel, et tenter de m'extérioriser, de m'extirper de ce pétrin, de ces ténèbres, de cette vacuité, de cette forêt profonde. Tandis que je me parle, les choses deviennent plus claires dans mon esprit, et je parviens du moins, à défaut d'autre chose, à rassembler un peu de courage pour faire un pas en avant - où qu'il me mène, aveuglé comme je le suis.

[...]

« Tu sais où est ton vrai foyer? a demandé Lilly.

— Pas vraiment... Plus maintenant... Est-ce la culture occidentale?

[...]

« Mes souvenirs me poursuivent, ils sont à mes trousses. J'ai traversé toute cette période de ma vie comme en transe, sans vraiment avoir conscience de regarder et de voir - et là je réagis comme à retardement, tout me revient.

« Ce ne sont pas les gens qui me préoccupent. Ce sont les objets. Les souvenirs de choses vues, touchées, entendues. Les images de lieux.

« J'ai toujours voulu aller de l'avant. J'ai tenté de tout oublier. Mais les plus petits détails sont restés fichés en moi, et maintenant ils me brûlent.

[...]

« Sans cesse je me jette dans ce qui est nouveau, à la seule fin d'oublier, de ne plus entendre les voix du passé, faisant de cette quête de la nouveauté le principe et le sens de mon existence. Parfois je

réussis à m'échapper, et je commence à vivre dans le présent, je deviens conscient de ce que je vois, de ce que je touche, de ce que j'entends. Puis elles me tirent à nouveau en arrière, et je reperds le contact. « Il me semble, dit-il à voix haute, que la seule solution possible, dans ma vie, est de toujours aller de l'avant, de crainte que le passé me rattrape.

— Mais n'est-ce pas le cas de chacun de nous? a demandé Lilly.

— Peut-être bien. Mais quand je regarde mes amis, quand je prête attention aux gens dans le métro, dans le bus, dans la rue, ils me paraissent tellement plus réels, tellement plus maîtres d'eux-mêmes. Peut-être est-ce juste une illusion, une vision de mon esprit, mais il me semblent vivre dans le présent, dans le concret. J'ai l'impression d'être le seul à toujours tendre vers l'avenir, à vivre davantage dans cette projection que dans le présent.

« Chaque fois que je m'arrête de courir et tends un peu l'oreille, je les entends, les douces voix du passé. Tu n'as pas idée du courage qu'il me faut pour continuer à courir. Ils me reviennent, les souvenirs, ils fondent sur moi et m'enserrent, et je dois m'arracher à eux par la force, récoltant au passage une nouvelle blessure. Telle est leur sanglante revanche...

— Oui, Ulysse » a soufflé Lilly.

[...]

« J'ai parfois l'impression d'être un chien. Je me prends d'amour pour tout lieu où je reste plus d'un jour. Toute bourgade, toute rue où je me retrouve, je me mets à les aimer. Je n'ai pas de lieu unique qui puisse remplacer tous mes souvenirs. Ceux-ci me viennent désormais d'une infinité d'endroits, tous ceux où j'ai fait halte au cours de mon périple, et je ne sais plus bien d'où je viens vraiment. Tous ces endroits, tous mes foyers, peut-être les ai-je également trahis. Mais tu sais que je n'ai jamais désiré voyager. J'ai toujours eu horreur des voyages. Je suis en fait beaucoup plus sédentaire que tous ces gens qui disent : « Ici est mon pays, et j'y resterai. » Car eux détestent les autres endroits. Alors que moi, je ne peux en quitter aucun sans éprouver un arrachement dans ma mémoire. »

[...]

« Je suis au bord d'un lac magnifique, et c'est l'automne. Le soleil rayonne à sa surface et sur les bois alentour. Les nuits sont fraîches et chargées de secrets.

« Pénélope, assis au bord du lac, aujourd'hui, tout en contemplant son miroitement d'une rive à l'autre, et le paysage tout autour, j'ai soudain eu le sentiment que mon passé avait rattrapé mon présent. Je suis pratiquement revenu à mon point de départ. J'ai senti vivement mon enfance resurgir. J'ai failli pleurer. J'étais assis là, au bord de ce lac paisible en Nouvelle-Angleterre, embrassant du regard toute son étendue, et j'ai vraiment failli pleurer. Je me suis vu marchant dans un pré avec mère, ma petite main dans la sienne, et ce pré flamboyait de fleurs rouges et jaunes, et je ressentais tout comme là-bas autrefois, chaque senteur, chaque couleur, et le bleu du ciel... J'étais assis là, et je tremblais de souvenir. »